

IMPORTANCE DU CONTEXTE ET DU COTEXTE DANS LA PRÉPARATION À LA TRADUCTION

GUILHEM NARO
UNIVERSITAT POMPEU FABRA, BARCELONA

Voici une histoire grecque: «les strophes sont pleines de métaphores». Pour la comprendre, il faut se mettre dans une perspective, dans un contexte grec. Cette histoire est une adaptation de ce que vous pourriez entendre le dimanche soir à la télévision d'Athènes. En grec, les strophes sont les virages d'une route et les métaphores sont les véhicules. Cette phrase signifie simplement que la circulation routière est dense sur les routes du Péloponèse.

Pour changer un peu, voici une autre histoire: «la marquise est trop vieille, il faudra la repeindre». Ce n'est pas une histoire d'ancien régime. Cette histoire présente elle aussi un certain problème de compréhension. Soit elle est très irrévérencieuse envers une vieille dame de la noblesse; soit elle oblige à chercher une signification de «marquise» qui soit compatible avec le verbe «repeindre». Cette signification existe et la «marquise» est donc une construction au dessus d'une porte pour la protéger de la pluie.

Le contexte dans un cas, le cotexte dans l'autre sont des données indispensables pour pouvoir «lire» le texte.

«Lire», dérivé du latin «eliger» signifie avant toute chose «choisir» et non pas, comme il est généralement établi, «déchiffrer». La traduction repose sur une lecture adéquate du texte original, c'est-à-dire qu'une traduction demande principalement d'avoir auparavant choisi parmi toutes les possibilités interprétatives d'un texte, celle qui est la mieux adaptée à une société donnée.

Or, cette interprétation repose au total sur peu de choses: des termes, des phrases -un cotexte- et un moment, un lieu d'énonciation, une société d'énonciation -un contexte.

Chacun de ces éléments est intimement lié à une culture particulière. Savoir, par exemple, que dans une langue comme le russe, les adjectifs «rouge» et «beau» sont rendus par une forme linguistique équivalente est indispensable pour comprendre que, pour un russophone «la Place Rouge» n'est pas uniquement une place publique en l'honneur d'un système social ou que ce n'est pas une métaphore pour rappeler la couleur principale des constructions. Pour beaucoup de locuteurs francophones, en revanche, la couleur rouge est souvent associée à celle du sang, celle d'un massacre; «l'Auberge Rouge» de Peyrebelle est alors à interpréter non pas comme une belle auberge, ni comme une auberge construite en briques de cette couleur. Elle est à lire comme le lieu dans lequel ont été perpétrés des crimes.

Dans le même ordre d'idées, lorsque madame Weil, alors ministre de la santé, se rend dans un pays africain et qu'un représentant d'une collectivité villageoise lui dit: «vous paraissez plus âgée que vous ne l'êtes», ceci n'est pas à «lire» comme une injure. Il ne s'agit pas ici, à proprement parler de traduction puisque la conversation a eu pour véhicule le parler commun à tous les protagonistes: le français. Il s'agit ici d'adapter les termes de cette langue aux circonstances, au contexte local. Dans une société africaine, les personnes âgées sont les détentrices de la sagesse, elles sont la conscience

de la collectivité. Loin d'être une attaque, cette phrase est à «lire», à «traduire» comme une marque de respect et comme une volonté de compliment.

Saussure définit le signe linguistique comme un assemblage inanalysable d'une trace (le signifiant) et d'un signifié. Il précise que la relation entre ces deux éléments est culturelle et arbitraire. Au mieux, elle peut être expliquée par l'étymologie, mais, en dehors des onomatopées (et encore!) le mariage entre signifiant et signifié n'est pas motivé. La sémantique moderne, la pragmatique apportent beaucoup de corrections à cette présentation par trop simpliste.

Le signifié est ainsi à présent considéré comme l'ensemble de toutes les possibilités de sens que peut recevoir un signe linguistique, les données liées aux conditions de communication: le thème choisi, les interlocuteurs, les éléments du décor dans lequel a lieu la communication, en un mot le contexte joue un rôle de sélection à l'intérieur de ce signifié. Il n'est pas le seul: l'environnement linguistique, le texte en tant que tel agissent de même. Ces deux dimensions de la communication arrêtent dans la course significative un moment qui paraît être le mieux adapté à la situation. Contexte et cotexte définissent ainsi l'actualisation du signifié; ils définissent la signification du signe linguistique.

La coutume de vouloir donner une étiquette à tout a fait en sorte que l'on s'est plus occupé de dénomination que d'études du mécanisme. Cette manie a également touché la linguistique et l'on a cru que l'on pouvait parler de sens propre, de sens dérivé, de métaphore, de métonymie, de synecdoque, d'allégorie et de tant d'autres barbarités.

Si l'on se penche sur le procédé symbolique à l'origine de la création du dictionnaire que chacun porte en soi, on s'aperçoit que dès l'enfance, dès l'acquisition du langage, un procédé fonctionne: ce procédé consiste à associer une chaîne phonique à des réalités extra-linguistiques jusqu'au moment où une nouvelle association paraîtra préférable. Ainsi, un très jeune enfant pourra-t-il associer dans un premier temps la chaîne /café/ à tout breuvage un peu chaud servi dans une tasse avant de préciser /thé/ ou /tisane/. Plus tard, si aucune correction n'est apportée, de grands messieurs très respectables pourront conclure que /café/ employé en lieu et place de /tisane/ est d'un emploi métaphorique. Ils pourraient se lancer dans de très grandes démonstrations sociologico-psychologico savantes pour justifier un tel glissement de sens sans s'apercevoir que le locuteur n'a jamais éprouvé le besoin de différencier les deux notions.

Tout le problème de la signification est un problème de traduction. Pas de traduction au sens où on l'entend dans une Faculté de traduction et d'interprétation, mais plutôt de traduction de ce qu'un locuteur veut exprimer par l'expérience très personnelle d'un récepteur. Plutôt que «traduction», «interprétation» serait ici la formule exacte.

L'apprentissage du langage est un acte personnel et par tant, chaque individu en a fait ou en fait une approche toute personnelle, une approche qu'aucun autre individu passé, présent ou avenir ne pourra faire.

Bien sûr, et heureusement, il existe de grands pans de signification à peu près similaires entre les locuteurs d'une même langue. C'est cette quasi identité qui permet de se parler dans la communication courante, qui permet de s'échanger des informations avec une grande probabilité de succès. Mais, à cause du type de formation, d'initiation à la langue que chacun reçoit, la seule communication possible est une communication métaphorique. Mieux dit, il n'existe pas de possibilités de communiquer dans le langage naturel en dehors de la métaphore.

La métaphore va donc d'un minimum: la signification acceptée, reconnue par la très grande majorité des individus jusqu'à un maximum: la signification tellement personnelle qu'aucune autre personne ne sera apte à la saisir. Imaginez que, pour une raison tout à fait personnelle, j'ai choisi d'associer un objet communément appelé «stylo» avec la chaîne phonique /radiateur/, j'ai donc commis le péché de métaphore trop éloignée de l'expérience commune. Je suis ainsi entré dans la métaphore individuelle: la synesthésie.

Pour être certain de la réussite de la communication, je peux me limiter aux associations, aux significations que je sais communes. Pour agrémenter mon propos, pour me faire plaisir, pour faire plaisir à mon interlocuteur, je peux à l'inverse, hasarder une association moins répandue. Je joue alors avec le langage, avec la poésie: je «métaphore» au sens habituel du terme. Ce n'est pas parce que j'ai envie de 'métaphoriser' que mon interlocuteur, cet ingras, va interpréter mes qualités de poète. Il est très possible que la métaphore de l'un soit ressentie comme une signification commune chez l'autre. À l'inverse, il n'est pas du tout exclu que le vocabulaire commun d'une personne ne soit perçu comme anormal par l'autre. Ainsi, lors d'une discussion entre un écrivain et un présentateur de télévision, l'écrivain a répondu à son partenaire: «votre question est impertinente!», le présentateur s'est alors exclamé «je ne voulais pas être impertinent!» et l'écrivain a conclu: «je n'ai pas dit que vous êtes impoli, je dis que votre question n'arrive pas au bon moment». La non compréhension est la marque normale d'une désharmonie dans la signification. Un arrêt du dialogue, une mise au point, un accord sont alors nécessaires avant de continuer.

La linguistique a voulu mieux comprendre le phénomène métaphorique et certains, comme Pottier, ont proposé une analyse significative sur le modèle employé par les spécialistes de la phonétique. Ils ont voulu rechercher les primitifs, les éléments minimaux de la signification.

Pottier analyse ainsi le terme «chaise» en «objet + pour s'asseoir + avec dossier + avec pieds». Il suffit d'inverser le signe + associé à dossier, pour obtenir un nouveau terme: «objet + pour s'asseoir + avec dossier + avec pieds» est un tabouret. La somme de tous les éléments analysés -les sèmes- est le sémème. Il se peut que le même signifiant soit associé à plusieurs sémèmes différents: «tête» peut être résumé par le sémème minimal «extrémité + rond + partie du corps». Associé à un être humain ou à un animal, ce sémème devient l'extrémité opposée aux pieds; associé à une épingle, il devient simplement une partie de l'épingle. Un tel procédé qui est une réduction du sémème original est traditionnellement ressenti comme métonymie. Le procédé métonymique peut se poursuivre jusqu'à la sélection d'un seul sème: une épée pourra être rendue par /fer/, c'est à dire par un sème isolé. Cette métonymie absolue est toujours traditionnellement rendue par synecdoque.

Cette construction ne résiste malheureusement pas à l'épreuve de l'utilisation. Le sème [fer] par exemple n'est pas un primitif, il peut être analysé. La liste des primitifs serait alors tellement importante que si telle était la démarche mentale pour arriver à la signification, il serait en pratique impossible de communiquer. Ce mécanisme ne résiste pas non plus à l'épreuve du contexte et du cotexte.

Imaginons un professeur de biologie en blouse blanche. Ce professeur veut analyser le mot «vache». Il utilise le matériel que sa science lui apporte. Pour lui, la vache sera un «animal + mammifère + bovidé + féminin + adulte + ...». Pour un élève à béret basque et cigarette, la vache sera définie comme «lait + viande + femelle + étable + ...». Le sème /mammifère/ n'arrivera que très tardivement pour notre élève, si même il arrive.

Une bande dessinée, les stroumphs présente un système qui permet de montrer à l'œuvre le cotexte. Certains termes sont remplacés par le mot «stroumph». Ce signifiant a ainsi la particularité d'agir comme une inconnue mathématique, comme un x à préciser. Il n'a pas de signification parce qu'il possède toutes les significations. Lorsque le Grand Stroumph, le sage du village dit: «je stroumphe mes lunettes, je stroumphe mon livre, je le stroumphe à la bonne page et je vous donne le stroumph», nous sommes parfaitement en mesure de comprendre ce qu'il veut dire. «Stroumphe 1» est un verbe transitif qu'un individu peut appliquer à des lunettes. Plusieurs verbes seraient adaptables ici, mais leur liste est très restreinte: «chercher, mettre, chausser». Ils décrivent soit des procès synonymes «mettre» et «chausser», soit des procès séquentiels, des procès qui peuvent très bien se suivre dans le fil des événements «chercher» et «mettre». «Stroumphe 2» sera applicable à un objet «livre». Ce verbe ne commencera pas par une voyelle, sans cela «je» serait apocopé. La série «prendre», «saisir» sera la série la plus attendue ici. «Stroumphe 3» est encore plus explicite. Les habitudes de langage associent généralement «ouvrir» à «à la bonne page». Le dernier «stroumph» est plus difficile à négocier. La citation n'est pas contextualisée. Aucune aide ne peut venir de ce côté. Le cotexte nous informe seulement que nous avons affaire à un terme masculin singulier et susceptible de faire l'objet d'un échange ou d'un don. En l'absence de toute attente textuelle, il est pratiquement impossible de délimiter l'étendue significative. Il est donc impossible d'identifier ce terme.

La compréhension est avant tout liée à l'attente. La compréhension est conditionnée par les données d'émission du message. «Il était une fois» engendre une attente de narration, de narration symbolique. Cette formule interdit, par exemple, l'exposition objective des difficultés éprouvées par une banque. Il est toutefois possible s'associer «il était une fois» à une histoire de faillite financière, mais le récepteur est alors informé qu'il devra «lire» le texte comme un texte au second degré, comme un texte argumentatif, comme un symbole. «Il était une fois une grande banque en difficulté...» sera, suivant le contexte interprété comme les propos sarcastiques d'un adepte de la théorie marxiste contre le grand capital; ou comme la marque de satisfaction d'un concurrent de voir un adversaire détruit...

Un texte fabrique ainsi des réseaux, des 'isotopies' qui sont autant de routes conduisant à la bonne interprétation. Le texte met en relief certaines dimensions sémiologiques, certains sèmes. Le nombre des sèmes ainsi privilégiés est fonction du texte, cependant un texte mettant en valeur un nombre réduit de sèmes sera plus facilement accessible qu'un autre qui multiplie les pistes.

Imaginons un texte descriptif qui parle de l'automne: notre expérience de la météorologie et de la vie européennes nous fournit des pistes sur la chute des feuilles, éventuellement sur la rentrée des classes, sur le début du temps frais, sur un temps pluvieux. Dans un tel contexte, une chaîne «pluie d'or» pourra sans grande difficulté être saisie comme l'évocation d'un «vol» de feuilles mortes.

Dans le contexte d'un jeu télévisé, notre habitude de les voir dotés de prix d'importance nous permettra de privilégier pour la même chaîne la valeur de «grande somme d'argent inattendue».

La mise en contexte, le placement au croisements entre plusieurs réseaux isotopiques rendent peu convaincantes les argumentations traditionnelles quant à l'emploi «convenable» ou à l'emploi «dérivé» des signes linguistiques. La tradition lexicographique, qui évacue toute contextualisation doit, bien entendu, supposer de tels emplois. Il est bien évident que, pour des raisons de présentation, les dictionnaires tentent, par moment, de présenter un signe linguistique à l'intérieur d'un apparent

contexte; mais alors, celui-ci est coupé de tout contexte plus général et la présumée contextualisation à l'intérieur d'une entrée de dictionnaire est en réalité un masque pour occulter le décontextualisation. Or, dans les langues naturelles, l'absence de contexte n'existe jamais. Le divorce est évident entre la réalité et sa re-création.

Le dictionnaire, support indispensable pour tout traducteur est, en même temps un piège pour le traducteur.

Ainsi, voici quelques années, une étudiante germanophone s'était entendu dire par un condisciple: «je t'adore». Bien entendu, cette étudiante connaissait ce verbe, mais par acquis de conscience, elle en a vérifié dans un dictionnaire la signification, et à sa grande stupeur, elle a appris que ce terme était réservé à l'amour des humains pour une divinité. Sa frayeur s'est accrue quand elle a lu, parmi les contextualisation proposées: «j'adore le fromage». Le dictionnaire précisait qu'il s'agissait d'un emploi faible, d'un emploi dérivé alors que dans la vie quotidienne, c'est exactement l'inverse qui se produit. «J'adore Dieu» passerait pour être une exagération d'une âme éperdue, sinon perdue pour ses semblables et «j'adore mon fiancé» est devenu une banalité des premiers temps de la rencontre.

Ces réseaux isotopiques ordonnent l'attente de signification en fonction de leur densité. La qualité du texte sera ainsi proportionnelle à la qualité de l'attente qu'il engendre et à son adéquation par rapport à sa typologie. Un texte informatif évitera la multiplication des isotopies. Il cernera un thème et le suivra au plus près. Un texte poétique, au contraire joue avec de tels réseaux. «Poétique» est à lire ici comme un texte qui joue avec le langage.

Traduire ce texte dans une autre langue que le français pose, à l'évidence, de sérieux problèmes pour rendre les associations intertextuelles qu'il contient. Mises à part des habitudes identiques d'une société à une autre, le rappel de l'expression maternelle ne pourra pas être établi, pas plus que le jeu sur les diverses acceptions de «démonter». La traduction doit alors passer par la recomposition d'un modèle conduisant à une situation d'absurde à double chute. La traduction passe alors par l'élaboration d'une nouvelle stratégie d'isotopies équivalentes.

La traduction n'est bien entendu pas le passage de formes d'une langue en formes identiques dans une autre langue. Ceci peut entraîner des situations amusantes comme le montre un recueil de traductions littérales d'expressions françaises en anglais. Son titre à lui tout seul est très évocateur: «Sky, my husband!» -vous aurez reconnu la phrase typique du théâtre populaire du XIXe siècle «Ciel, mon mari» que la dame surprise prononce lorsque son mari la rencontre en situation délicate.

La traduction repose sur une tentative de recréer dans une langue un réseau d'isotopies comparable à celui que le texte d'origine comportait.

Ceci est parfois impossible comme le montre l'embarras dans lequel s'est trouvé un interprète qui faisait le lien entre madame Thatcher et le chancelier Kohl. Ce dernier, pour bien prouver à la dame de fer son désir de sympathiser avec elle avait voulu lui donner une grande preuve de complicité et de rapprochement (moral, bien entendu). Dans un élan cordial, il lui a dit: «vous pouvez me dire *tu*». Sa tentative échouait alors lamentablement devant l'impossibilité en anglais de différencier «tu» de «vous».

La «traduction» en langue étrangère doit obligatoirement être précédée par l'interprétation dans la langue d'origine. Elle est donc, principalement, une tentative de recomposition, avec des moyens autres, avec un environnement autre, de l'effort de compréhension qu'a dû effectuer un locuteur formé, déformé dans une langue donnée pour comprendre un texte fourni à l'origine dans cette même langue. Plus qu'à

l'information véhiculée, le traducteur doit ainsi être sensible aux conditions de présentation de cette information. Il doit ainsi être capable de proposer dans la langue qu'il domine parfaitement -la langue-cible- des conditions de découverte du texte identiques ou, au pire, similaires à celles qu'un lecteur moyen aurait connu par rapport au texte originel. La parfaite connaissance de la langue dans laquelle est proposé le texte à traduire n'est ainsi qu'un élément de la traduction. Celle-ci ne peut être menée à bien que si le traducteur connaît également la façon de vivre, la façon de penser, les habitudes de civilisation des membres de l'autre société. Wittgenstein disait que la signification était une habitude de vie. Appliquée à la traduction, on pourrait dire que la traduction suppose la connaissance la plus parfaite possible de deux habitudes de vie: celle de la société du texte d'origine et celle de la société à laquelle la traduction est destinée. Cette approche et cette connaissance de la société «à traduire» est une obligation pour tout élève traducteur.

Cette connaissance ne peut advenir que par la vie dans la société à traduire. La meilleure connaissance de la langue d'origine du texte à traduire passe, bien entendu et fort heureusement pour les Facultés de traduction et d'interprétation, principalement par les classes de langue et de civilisation; mais elle passe également par l'agence de voyage la plus proche.